

CENTRE D'ÉTUDES SUPÉRIEURES DE LA RENAISSANCE

Le savoir de Mantice

TEXTES ET PRATIQUES RELIGIEUSES
DANS L'ESPACE URBAIN
DE L'EUROPE MODERNE

Sous la direction de
Élise BOILLET et Gaël RIDEAU



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2020

www.honorechampion.com

Ouvrage publié avec le soutien
du Centre d'études supérieures de la Renaissance
(CNRS UMR 7323, Université de Tours)

Ouvrage publié avec le soutien financier
de la Région Centre-Val de Loire (France), projet EUDIREM

Relecture : Denise Ardesi et Axelle Objois
Mise en page : Pauline Borde

Diffusion hors France: Éditions Slatkine, Genève
www.slatkine.com

© 2020. Éditions Champion, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.
© Tous droits réservés
pour l'ensemble des illustrations présentées dans ce volume.
ISSN: 1262-2869 / ISBN: 978-2-7453-5531-7
e-ISBN: 978-2-7453-5532-4

FUIR OU BIEN FAIRE UNE PROCESSION ? PESTE, RELIGION ET PEUR DE LA CONTAMINATION À PÉROUSE AU XV^e SIÈCLE*

C'est en ces jours d'octobre que l'épidémie commença ici, à Pérouse, et tout d'abord à San Pietro, du fait que les moines y avaient recueilli un autre moine, atteint de la peste, lequel venait d'une région où l'on soupçonnait une épidémie ; mais il survécut. Puis l'abbé partit avec quelques moines ; et parmi ceux qui restèrent beaucoup moururent. Pour cette raison, il fut ordonné au nom de Monseigneur qu'ils [les moines encore vivants] ne viennent plus dans la ville de Pérouse et qu'ils restent enfermés. À cette époque de nombreux habitants quittèrent la ville pour le *contado* avec leur famille, et beaucoup d'étudiants partirent aussi.

C'est en ces termes que la chronique du xv^e siècle de Pérouse – connue sous le nom de *Diario del Graziani* – décrit l'apparition dans la ville d'une grande épidémie de peste qui devait durer de 1447 à 1450¹. Il est intéressant

* Contribution financée par la Fondation Alexander von Humboldt et traduite de l'anglais par Ariane Lainé et de l'italien par Élise Boillet.

1. *Cronaca della città di Perugia dal 1309 al 1491 nota col nome di Diario del Graziani*, éd. par A. Fabretti, *Archivio Storico Italiano*, t. XVI, 1850, p. 69-750 (dorénavant *Diario del Graziani*), p. 594-595 : «A quisti dì, de ottobre, comenzò la morya qui in Peroscia, cioè comenzò prima in San Pietro, però che li monaci receptaro uno monaco amalato de peste, lo quale veniva de terre de suspecto de morya ; ma esso campò. Et partisse lo Abbate con alcuni monaci ; et de quelli che remaseno ne moriero parecchie. Per questa cagione lo fu fatto comandamento per parte de Monsignore, che essi non usassero più per la città de Peroscia, et che loro stessino con le porte serrate. A quisti dì se partirono della città molti cittadini con la loro fameglia, et andavano per lo contado ; et anco se partirono de molti scolari ». Selon l'éditeur du *Diario*, Fabretti, cet ouvrage daterait du xvi^e siècle et serait l'œuvre d'un membre de la famille Graziani, dont la bibliothèque conservait le manuscrit découvert au xix^e siècle qui servit de base à cette édition. Néanmoins, nous savons par le chroniqueur suivant, Pietro Angelo di Giovanni, qui prit la suite en 1450, que l'auteur des passages précédents était un certain Antonio di Andrea di ser Angelo dei Guarneglie, mort de la peste en août 1450. Cf. Oscar Scalvanti, «Cronaca perugina inedita di Pietro Angelo di Giovanni in continuazione di quella di Antonio dei Guarneglie (già dette del Graziani). Prefazione», *Bollettino della Regia deputazione di storia patria per l'Umbria*, t. IV, 1898, p. 57-71 : p. 62-66.

de noter que le *Diario* identifie celui qui en est à l'origine : un moine atteint par la maladie, accueilli à l'abbaye bénédictine de San Pietro, située juste à l'extérieur de Porta San Pietro, tandis qu'il provenait d'une région suspecte. En d'autres termes, il était possible de voir en un unique malade la cause directe de toute une épidémie. Nulle mention de la contamination de l'air à Pérouse ou ses environs, mais bien d'un cas unique d'infection². C'est ainsi que la mort de plusieurs des moines restés sur place incita « Monseigneur », c'est-à-dire le gouverneur pontifical de Pérouse, à ordonner que les survivants restent cloîtrés, soumis à ce que l'on pourrait appeler plus tard une forme de quarantaine³. Il est précisé que cet ordre fut donné au nom du gouverneur pontifical et non par lui-même, ce qui pourrait sous-entendre qu'il avait déjà quitté Pérouse, à l'instar de l'abbé et des autres moines, des habitants de la ville qui avaient fui pour le *contado*, ainsi que des étudiants qui sans doute avaient décidé de s'en retourner chez eux.

Le *Diario* ne fait mention d'aucun évènement (explicitement) lié à la peste jusqu'au printemps suivant, quand pour le Mercredi Saint (20 mars 1448), Roberto Caracciolo, un jeune mais déjà célèbre prédicateur franciscain arrivé un peu plus tôt pour le Carême, organisa

une procession avec tous les religieux de Pérouse, à laquelle prirent part Monseigneur et les prieurs, ainsi que tous les nobles, hommes et femmes, et d'une manière générale toute personne de haut rang, entonnant sans jamais s'interrompre litanies, louanges et prières ; et certaines femmes s'y rendirent vêtues de blanc ; et ils se rendirent tous à l'église San Pietro, en implorant Dieu de faire cesser la peste.⁴

2. Pour les épidémies de peste à Pérouse, cf. Cesare Massari, *Saggio storico-medico sulle pestilenze di Perugia e sul governo sanitario dal secolo xiv fino ai giorni nostri*, Pérouse, Baduel, 1838 ; Giorgio Comez, « Provvedimenti adottati in tempo di peste e loro ripercussioni sulla fiera. La partecipazione degli ebrei », dans *La Fiera dei morti di Perugia (già di ognissanti). Lineamenti storici di un'antica tradizione perugina*, éd. par M. Roncetti, Pérouse, Comune, « Quaderni storici del Comune di Perugia », t. I, 1980, p. 61-74 et Appendix, documents n^{os} XXV-XXX, p. 112-116 ; Alberto Grohmann, *Le città nella storia d'Italia : Perugia*, Bari, Laterza, 1981, p. 56-60 ; Mara Nerbano, « *Funus in Perusio*. Arte, drammaturgia e devozioni in tempo di peste », *Teatro e Storia*, t. XXII, 2000, p. 163-212 ; ead., *Il teatro della devozione. Confraternite e spettacolo nell'Umbria medievale*, Pérouse, Morlacchi, 2006, p. 304-335.

3. M. Nerbano, « *Funus in Perusio* », art. cit., p. 196. Le gouverneur pontifical entre 1447 et 1449 était Giacomo Venieri da Recanati, archevêque de Dubrovnik (Raguse) ; cf. Annibale Mariotti, *Saggio di memorie istoriche civili ed ecclesiastiche della città di Perugia e suo contado*, 3 vols., Pérouse, Baduel, 1806, vol. 1, p. 328 ; et Conrad Eubel, *Hierarchia catholica medii aevi*, vol. 2 : *Ab anno 1431 usque ad annum 1503 perducta*, Münster, Regensberg, 1914, p. 220.

4. *Diario del Graziani*, op. cit., p. 600 : « se fece la processione con tutti li religiosi de Peroscia, dove ce andò Monsignore e li Priori e tutti li gentilomini e le donne, e generalmente

Si le gouverneur pontifical avait quitté Pérouse en octobre, il était alors de retour, tout comme l'élite de la ville qui avait fui pour le *contado*. Il semblerait que le risque d'épidémie, qui en octobre avait fait prendre au gouverneur des mesures radicales et imposer une « quarantaine », apparaissait à présent sinon écarté du moins inférieur aux bienfaits d'une procession. Notons que la procession se rendait à l'endroit même où l'on pensait que l'épidémie était née, soit en l'église de l'abbaye de San Pietro, confirmant ainsi la théorie avancée dans le *Diario* selon laquelle le moine malade était le *fons et origo* de tout⁵.

Fuir la ville, instaurer des « quarantaines » (ou autres mesures d'ordre sanitaire) ou bien encore organiser des processions à l'intérieur de la ville étaient les réponses les plus courantes aux épidémies de peste dans les milieux urbains de la fin du Moyen Âge, notamment en Italie. Or, l'objet de cette contribution est de montrer en quoi ces réactions étaient liées.

Docteurs et autorités urbaines, à Pérouse comme ailleurs, pensaient que la peste était une maladie contagieuse mais qui pouvait tout à la fois se transmettre par l'air⁶. Ainsi, fuir la peste (c'est-à-dire rejoindre des lieux non contaminés par un air infecté ou par la présence des malades et de leurs objets personnels), limiter la circulation dans la ville ainsi que les entrées et sorties pour éviter que la maladie ne se propage, s'efforcer de maintenir les lieux propres et sans souillures susceptibles de corrompre

ogni persona fina alle rede, sempre cantando letanye et alcune laude et orazione ; et alcune donne ce andaro vestite de bianco ; et andarono a S. Pietro pregando Dio che cessi la peste ». Le *Diario* indique le 27 mars, mais il doit s'agir d'une erreur puisqu'en 1448 le dimanche de Pâques tomba le 24 mars ; voir <<http://millesimo.irht.cnrs.fr>>, consulté le 08/04/2019. Pour Roberto, voir Serafini Bastanzio, *Fra Roberto Caracciolo predicatore del secolo xv*, Isola del Liri, Pisani, 1947 (je remercie Giacomo Mariani de m'avoir fourni un exemplaire de ce livre rare) ; Zelina Zafarana, « Caracciolo, Roberto », dans *Dizionario biografico degli italiani*, Rome, Istituto dell'Enciclopedia italiana, vol. XIX, 1976, p. 446-452 ; et Giacomo Mariani, « Roberto Caracciolo's *Quadragesimale de poenitentia*. Compilation, Structure and Fortune of a Fifteenth-Century Best Seller », dans *I sermoni quaresimali. Digiuno del corpo, banchetto dell'anima. Lenten sermons. Fast of the body, banquet of the soul*, éd. par P. Delcorno, E. Lombardo et L. Tromboni, Florence, Nerbini, 2017 (numéro spécial de *Memorie Domenicane*, n.s. t. XLVIII), p. 243-259. Giacomo Mariani est sur le point d'achever sa thèse de doctorat sur Roberto qui inclut une nouvelle biographie détaillée.

5. M. Nerbano, « *Funus in Perusio* », art. cit., p. 197 ; *ead.*, *Il teatro della devozione*, op. cit., p. 308.

6. Jon Arrizabalaga, « Facing the Black Death. Perceptions and Reactions of University Medical Practitioners », dans *Practical Medicine from Salerno to the Black Death*, éd. par L. García-Ballester, R. French, J. Arrizabalaga et A. Cunningham, Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p. 237-288 : p. 259-264 ; Samuel K. Cohn, *The Black Death Transformed. Disease and Culture in the Early Renaissance*, Londres, Edward Arnold, 2002, p. 114-118.

l'air, nous semblent toutes avoir été des réponses adaptées à la nature supposée de la maladie, contrairement au fait d'organiser des processions ou d'y participer.

Les chercheurs se sont donc beaucoup intéressés à cette tension entre pratiques religieuses collectives et préoccupations de santé publique. Selon Richard Palmer, les autorités urbaines n'interdirent pas les processions et autres manifestations de même nature avant la fin du ^{xv}^e siècle, bien que cela fût parfois envisagé, comme à Brescia en 1469, où la procession pour la fête du Corpus Christi fut finalement autorisée « car il était espéré que de la solennité et de la dévotion, libération et santé découleraient plutôt qu'une plus grande épidémie »⁷. Toutefois, les « services sanitaires jouissaient de plus en plus d'autorité », écrit Palmer, et en 1497 les prêches étaient déjà interdits et les églises fermées à Venise en raison de la peste – une décision qui devait se répéter de plus en plus fréquemment au ^{xvi}^e siècle⁸. John Henderson indique que des mesures semblables furent prises à Florence pour la première fois au début du ^{xvi}^e siècle⁹. Henderson avance que l'adoption de telles mesures restrictives s'accompagna de conflits « entre ceux qui en appelaient à la grâce de Dieu et la faction pragmatique soucieuse d'éviter la propagation de l'épidémie »¹⁰. Carlo Cipolla a révélé l'existence de tels conflits en Toscane au ^{xvii}^e siècle¹¹. En revanche, Samuel Cohn a relevé une collaboration entre Église et État pour lutter contre la peste dans l'Italie des ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles¹².

7. Cité dans Richard Palmer, « The Church, Leprosy and Plague in Medieval and Early Modern Europe », dans *The Church and Healing*, éd. par W. J. Sheils, Studies in Church History, 19, Oxford, Blackwell, 1982, p. 79-99 : p. 96. Pour l'original (actes du conseil communal de Brescia, 6 avril 1469), voir *Le cronache bresciane inedite dei secoli XV-XIX*, éd. par P. Guerrini, 5 vols., Brescia, Brixia Sacra, 1922-1932, vol. 1, p. 14 (note).

8. R. Palmer, « The Church, Leprosy and Plague », art. cit., p. 96. La fréquence croissante de telles décisions à partir du ^{xvi}^e siècle est également suggérée par Heinrich Dormeier dans « Pestepidemie und Frömmigkeitsformen in Italien und Deutschland (14.-16. Jahrhundert) », dans *Um Himmels Willen. Religion in Katastrophenzeiten*, éd. par M. Jakubowski-Tiessen et H. Lehmann, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 2003, p. 14-50 : p. 45-48.

9. John Henderson, « Epidemics in Renaissance Florence. Medical Theory and Government Response », dans *Maladies et société (xv^e-xviii^e siècles)*, éd. par N. Bulst et R. Delort, Paris, CNRS, 1989, p. 165-186 : p. 182.

10. *Id.*, « The Black Death in Florence. Medical and Communal Responses », dans *Death in Towns. Urban Responses to the Dying and the Dead, 100-1600*, éd. par S. Bassett, Leicester, Leicester University Press, 1992, p. 136-150 : p. 144.

11. Carlo M. Cipolla, *Faith, Reason, and the Plague in Seventeenth-Century Tuscany*, trad. par M. Kittel, Ithaca, N.Y., Cornell University Press, 1979, en part. p. 1-9 et 41-80.

12. Samuel K. Cohn Jr, *Cultures of Plague. Medical Thinking at the End of the Renaissance*, Oxford, Oxford University Press, 2010, p. 283-293. Jean-Noël Biraben,

Quant à la fuite, les discours sur sa compatibilité avec la théologie et la morale religieuse depuis Pétrarque ont fait l'objet d'une étude approfondie par Heinrich Dormeier¹³. D'autres études ont montré que, dans plusieurs cas, l'absence de personnel (en particulier qualifié) a été à l'origine de dysfonctionnements de l'administration publique, lesquels, comme on peut le supposer, ont dû affecter la mise en place de mesures sanitaires, et d'autres études encore ont mis en évidence les efforts déployés par les autorités municipales pour garder hors de la ville les personnes (potentiellement) malades, qui devaient inclure, comme on peut de même le supposer, toute personne fuyant la peste qui ravageait d'autres régions¹⁴. Toutefois, le lien entre processions et fuite n'a encore jamais, à ma connaissance, fait l'objet d'une véritable étude.

La coexistence de processions et de fuites permet de mieux comprendre au moins trois types de problèmes liés les uns aux autres et touchant à la façon dont les communautés urbaines de la fin du Moyen Âge tentaient de faire face aux épidémies. Le premier concerne la ville en tant que communauté *politique* : dans quelle mesure la lutte contre l'épidémie relevait-elle de la sphère publique et non privée ? Qui était responsable de son organisation et de ses conséquences, prévues ou non ? Le deuxième

Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens, 2 vol., Paris-La Haye, Mouton, « Civilisations et sociétés », t. XXXVI, 1975-1976, vol. 2, p. 68 met en évidence les tentatives des autorités urbaines aux ^{xvi}^e et ^{xvii}^e siècles pour interdire les processions jusqu'à la fin de l'épidémie quand seuls quelques cas isolés demeuraient.

13. Heinrich Dormeier, « Die Flucht vor der Pest als religiöses Problem », dans *Laienfrömmigkeit im späten Mittelalter. Formen, Funktionen, politisch-soziale Zusammenhänge*, éd. par Kl. Schreiner et E. Müller-Luckner, Munich, Oldenbourg, « Schriften des Historischen Kollegs. Kolloquien, 20 », 1992, p. 331-397. Voir aussi, plus étroitement, Francesco Gianni, « Per una storia letteraria della peste », dans *The Regulation of Evil. Social and Cultural Attitudes to Epidemics in the Late Middle Ages*, éd. par A. Paravicini Bagliani et Fr. Santi, Florence, SISMEL-Edizioni del Galluzzo, « Micrologus Library », t. II, 1998, p. 63-124, en part. p. 92-116 ; et Martin F. Ederer, « Clergy Fleeing the Plague. A Renaissance Debate », *Italian Quarterly*, 168, 2006, p. 25-33.

14. Voir, parmi d'autres, J.-N. Biraben, *Les hommes et la peste en France*, op. cit., vol. 2, p. 102-106 et 160-167 ; Reinhold Mueller, « Aspetti sociali ed economici della peste a Venezia nel Medioevo », dans *Venezia e la peste (1348-1797)*, catalogue d'exposition, Venise, Marsilio, 1979, p. 71-76, en part. p. 72-73 ; Gian Maria Varanini, « La peste del 1347-50 e i governi dell'Italia centro-settentrionale. Un bilancio », dans *La peste nera. Dati di una realtà ed elementi di una interpretazione. Atti del XXX Convegno Storico Internazionale, Todi, 10-13 ottobre 1993*, Spolète, CISAM, 1994, p. 285-317, en part. p. 291-306 ; et Marilyn Nicoud, « Les médecins et l'Office de santé. Milan face à la peste », dans *Médecine et société de l'Antiquité à nos jours*, éd. par A.-M. Flambard Héricher et Y. Marec, Mont-Saint-Aignan, Presses universitaires de Rouen et du Havre, « Cahiers du GRHIS », t. XVI, 2005, p. 49-74.

concerne la ville en tant que communauté *religieuse* : dans quelle mesure les rituels d'expiation requéraient-ils une large collaboration et de qui ? Dans quelle mesure les actes de pénitence collectifs et individuels étaient-ils liés ? Enfin, le troisième renvoie à la cité en tant que communauté *territoriale* : l'espace urbain dans son entier faisait-il l'objet des mesures collectives contre la peste ou était-ce seulement sa frontière ? Était-ce un espace d'expiation à (re-)sacraliser ou bien un espace contaminé à éviter ?

Ces problèmes couvrent, bien sûr, un champ d'étude très vaste et je ne ferai, dans ce court essai, qu'offrir des pistes pour mieux les cerner. Pour ce faire, je me concentrerai sur une des implications principales de ces problèmes : le conflit potentiel entre processions et fuites. Les questions spécifiques auxquelles je tenterai de répondre sont de savoir quand, comment et dans quelle mesure ce conflit potentiel est devenu apparent dans une ville particulière d'Italie au cours du xv^e siècle.

LES PROCESSIONS DE ROBERTO CARACCILO

La procession du 20 mars 1448 qui se rendit à l'église San Pietro (là où nous avons interrompu en introduction notre récit de la peste de 1447-1450 à Pérouse) se répéta quatre jours de suite, partant chaque fois du parvis de la cathédrale où Roberto Caracciolo, son organisateur, prêchait, pour se rendre dans une autre église ou groupe d'églises d'un des cinq quartiers administratifs (« porte ») de la ville¹⁵. Ainsi, les cinq processions partirent du centre vers les faubourgs par les rues principales en dessinant une sorte d'étoile et non en suivant les remparts, itinéraire habituel de ce type de processions¹⁶. Couvrir l'espace urbain en le quadrillant plutôt qu'en le délimitant suggère que la maladie était partout et que protéger les simples abords de la ville ne pouvait suffire à limiter sa propagation. L'ennemi n'était pas qu'à l'extérieur, il était aussi à l'intérieur.

15. *Diario del Graziani, op. cit.*, p. 600 ; voir aussi M. Nerbano, *Il teatro della devozione, op. cit.*, p. 307-308.

16. Jussi Hanska, *Strategies of Sanity and Survival. Religious Responses to Natural Disasters in the Middle Ages*, Helsinki, Finnish Literature Society, « Studia Fennica Historica », t. II, 2002, p. 58 : « [w]alking around the walls [...] the procession formed a sphere of protection against the plague, which unlike a flooding river, was something that men could not localise. Choosing a circular route was a common custom in processions performed because of epidemics ». Outre la bibliographie citée par Hanska, Jacques Chiffolleau, « Les processions parisiennes de 1412. Analyse d'un rituel flamboyant », *Revue Historique*, 284, 1990, p. 37-76 : p. 63, souligne cette même connexion entre processions contre la peste et itinéraire circulaire.

Que cette interprétation soit juste ou non, les processions organisées par Roberto Caracciolo étaient très populaires en tant qu'évènements sociaux :

toute la population y prenait toujours part avec une grande dévotion, car tout le monde avait grand peur de l'épidémie. Et malheur à ceux qui tombent malades car, par peur, pères et mères abandonnent leurs enfants et chacun fuit. Et l'épidémie continue de frapper et chacun est terrifié.¹⁷

En d'autres termes, si l'auteur du *Diario* dit vrai, les habitants de Pérouse participaient aux processions en grand nombre, non pas en dépit mais bien à cause de leur peur¹⁸. Se mélanger à d'autres (potentiellement infectés) ne semblait pas constituer de danger, même si la peur d'infection dans la famille l'emportait sur l'amour d'un parent malade. La dissolution des liens familiaux est, bien sûr, fréquemment évoquée dans les écrits traitant de la peste, notamment dans le *Décameron* :

le frère abandonnait son frère, l'oncle son neveu, la sœur son frère, et souvent la femme son mari. Et, chose plus forte et presque incroyable, les pères et les mères refusaient de voir et de soigner leurs enfants, comme si ceux-ci ne leur eussent point appartenu.¹⁹

Dans le *Diario* ce topos permet de confirmer que ceux qui participaient aux processions avaient toutes les raisons de craindre la maladie : nulle

17. *Diario del Graziani*, op. cit., p. 600 : « [E]t sempre ce andò tutto el populo con molta devozione, però che ogni persona era spaventato e impaurito per amore della morya. Et tristo chi se amala, però che per paura el padre e la madre lassa li figlioli, e ogniuno fugge. Et continuo la morya va tocando, et è sgomentato ogni persona ».

18. Selon l'historien local du xvi^e siècle, Pompeo Pellini (1523-1594), « [L]e prediche anco di Frà Ruberto da Lecce [...] havevano talmente posto in terrore l[a] Città, che si vedevano andare per tutte le Chiese a schiera i fanciulli et le Donne scapigliate per placarne con pietose, et humili voci la bontà di Iddio a por fine alla pestilenza, et alle guerre ». Voir son *Dell'Historia di Perugia*, 2 vols, Venise, Giovanni Giacomo Hertz, 1664, vol. 2, p. 572.

19. Boccace, *Le Décaméron*, trad. G. Clerico, Paris, Gallimard, 2006 (I, I, 27). Le même thème apparaît dans nombre des chroniques du xiv^e siècle relatant des événements liés à la Peste Noire ; cf. Gabriele Zanella, « Italia, Francia e Germania. Una storiografia a confronto », dans *La peste nera*, op. cit., p. 49-135 : p. 63-66. Une autre chronique de Pérouse de la même époque (basée sur le *Diario*) écrit à peu près la même chose à propos de la première phase de la peste de 1447-1450, concernant janvier 1448 : « il padre e la madre abandonano i figli, e li figli abandonano il padre e la madre ». Voir « Diario di Antonio dei Veghi dall'anno 1423 al 1491 », dans *Cronache della città di Perugia*, éd. par A. Fabretti, 2 vols., Turin, édition privée, 1887-1888, vol. 1, p. 1-69 : p. 31. Pour la dépendance de cette chronique au *Diario*, voir O. Scalvanti, « Cronaca perugina inedita », art. cit., p. 66-68.

chance de survivre seul. On ne saurait, bien entendu, affirmer que les habitants de Pérouse se mêlaient aux processions pour cette raison, néanmoins, s'en référer à la peur de l'abandon était peut-être un moyen typique d'expliquer leur comportement. Cela suggère également que ce rituel collectif représentait pour ses participants non seulement un appel à Dieu pour qu'il mette fin à l'épidémie, mais peut-être aussi le moyen de renforcer la solidarité parmi les habitants de la ville. Après tout, un des thèmes centraux, sinon le thème central, des prêches de Roberto n'était-il pas la paix dans la sphère privée et la nécessité de calmer la rivalité et les incessants conflits entre familles²⁰ ? Le premier sermon *in piazza* du 3 mars traitait du thème de la « paix sacrée » et dura quatre heures. À l'issue de ce sermon, Roberto organisa un comité de paix constitué de quatre habitants par quartier dans le but de « rétablir la paix » dans la ville²¹. Dans ses sermons suivants, il ne cessa de critiquer les familles qui, après avoir enterré leurs morts, laissaient dans l'église leurs étendards ayant servi au cortège funéraire, si bien qu'« il y avait dans les églises tant de ces étendards qu'ils se touchaient les uns les autres ». Cela suggère, je crois, que même les espaces sacrés étaient des lieux où s'exprimait la rivalité pour le prestige et le pouvoir²². Le dernier sermon qu'il prononça avant de quitter la ville traitait également de « paix sacrée »²³.

En plus de la motivation des participants pour se joindre aux processions, la citation du *Diario* donnée plus haut renvoie au paradoxe déjà évoqué qui consiste à craindre son enfant malade et non la foule, en supposant que ces deux attitudes caractérisaient les mêmes personnes. Nous reviendrons sur cet aspect. Dans un premier temps, j'aimerais signaler que les processions organisées par Roberto Caracciolo n'étaient pas les premières occasions offertes aux habitants de Pérouse de se réunir en nombre dans la rue ou en un même lieu entre 1447 et 1448. Roberto Caracciolo lui-même arriva à Pérouse le 5 janvier pour prononcer son premier sermon

20. P. Pellini, *Dell'Historia di Perugia, op. cit.*, vol. 2, p. 568 : « Fece molte buone opere questo Padre in Perugia, et particolarmente nelle paci ». Voir aussi Roberto Rusconi, « *Predicò in piazza. Politica e predicazione nell'Umbria del '400* », dans *Signorie in Umbria tra Medioevo e Rinascimento. L'esperienza dei Trinci (Congresso storico internazionale : Foligno, 10-13 dicembre 1986)*, 2 vols., Pérouse, Deputazione di storia patria per l'Umbria, 1989, vol. 1, p. 113-141 : p. 118-119.

21. *Diario del Graziani, op. cit.*, p. 598 : « Et fece la predica della santa pace [...] et poi fe elegere 4 citadini per porta per far fare la pace ».

22. *Ibid.*, p. 599 : « ce ne erano tante de ditte bandiere nelle chiese, che se tocavano l'un l'altro ».

23. *Ibid.*, p. 601 : « frate Ruberto predicò al modo usato, et fece una predica della santa pace ».

deux jours plus tard en l'église S. Francesco al Prato devant une assemblée « très nombreuse » et composée d'« habitants de haut rang et d'autres »²⁴. Le 3 mars, son sermon *in piazza* – mentionné plus haut – dura quatre heures et les gens commencèrent à prendre les meilleurs emplacements dès cinq heures du matin²⁵. Pour le Vendredi Saint, il fit donner une représentation en plein air de la Passion dont les acteurs, hommes et femmes, étaient des laïcs²⁶. Roberto n'était pas le seul à organiser des événements de cette ampleur. En octobre de la même année 1447, alors que la peste venait à peine de se déclarer, on apprit qu'Alphonse d'Aragon, roi de Naples et de Sicile, devait se rendre à Pérouse. Il voyageait dans tout le centre de l'Italie avec une grande armée et cela n'avait donc rien d'un événement mineur ; les habitants d'Orvieto l'avaient reçu en grande pompe et Pérouse ne pouvait être en reste. C'est la raison pour laquelle les habitants de la ville qui fuyaient pour le *contado* furent sommés de revenir en ville²⁷. Finalement le roi ne vint pas (il préféra ravager les abords de Volterra), mais ce fut un autre hôte de haut rang qui prit sa place. Le 30 décembre, la mère du pape arriva à Pérouse et rencontra tous les « notables » (« tutti li cittadini de conto »), qui ne pouvaient en toute logique se trouver dans leurs villas d'été du *contado*²⁸. Ainsi, quand bien même on eût craint de contracter la maladie en participant à des événements de masse, il était sans doute trop tard, à la fin mars, quand la première procession de Roberto eut lieu, pour se soucier de la foule potentiellement contagieuse. Seules des autorités sanitaires très développées – que Pérouse à cette date ne pouvait peut-être même pas imaginer – auraient pu mettre en place des mesures d'isolement complet, interdisant tout rassemblement, y compris les marchés, tout en garantissant l'approvisionnement de la nourriture²⁹. De toute façon, il était impossible d'interdire tous les grands rassemblements et, parmi ceux-ci, les processions, du fait de leur portée religieuse, paraissaient raisonnablement les moins à craindre.

24. *Ibid.*, p. 598 : « andavace assai gente, cioè cittadini de maggiore qualità e delli altri ».

25. *Ibid.*

26. *Ibid.*, p. 598-599. M. Nerbano, *Il teatro della devozione*, op. cit., p. 78-82.

27. *Diario del Graziani*, op. cit., p. 595.

28. *Ibid.*, p. 596-597. Selon P. Pellini, *Dell'Historia di Perugia*, op. cit., vol. 2, p. 566-567, elle était « accompagnata da tutta la nobiltà in Perugia ».

29. Dans le cas de Brescia cité en introduction (voir note 7), avant de finalement autoriser la procession du Corpus Christi en mai 1469, les autorités avaient envisagé de l'interdire ainsi que les marchés, comme elles l'avaient fait au mois d'octobre précédent. Mais, en mai 1469, l'épidémie parut moins grave, si bien qu'il n'y eut en fin de compte aucune interdiction.

Mais quel remède les processions pouvaient-elles apporter ? En plus d'apaiser Dieu, d'atténuer le sentiment d'abandon et de renforcer la solidarité parmi les habitants, on pouvait espérer que ces processions auraient des bienfaits surnaturels par la simple proximité avec le prédicateur-organisateur, que l'auditoire voyait comme un saint homme. Quand, après son dernier sermon, le 7 avril, Roberto

descendit de sa chaire, tout le monde le suivit tel un saint jusqu'au couvent de San Francesco. Puis, après qu'il eut mangé, il quitta Pérouse et prit la direction de Porta San Pietro, où beaucoup l'escortèrent. [...] Puis une partie de la foule, hommes et femmes, le suivit et l'accompagna jusqu'à Deruta, et une autre partie le suivit jusqu'à Todi. Là, il prêcha plusieurs jours durant, et de nombreux habitants de notre ville de Pérouse restèrent tout ce temps à Todi pour assister aux prêches de Roberto jusqu'au départ de ce frère. Et ceux qui pouvaient toucher sa tunique ou sa main se considéraient chanceux.³⁰

On pouvait attendre d'un tel homme qu'il accomplisse des miracles, et le simple fait qu'il continuait à prêcher chaque jour sans le moindre signe de fatigue ou de maladie dans une ville frappée par la peste pouvait être interprété comme un signe divin.

Toutefois, si l'on plaça quelque espoir en ses capacités à réaliser des miracles ou à intercéder en faveur de la ville à Pérouse, cet espoir fut déçu (du moins à court terme). Le 20 avril, deux semaines environ après son départ, les prieurs et chambellans du *comune* réservèrent 5 000 florins sur le budget de la ville pour couvrir les dépenses liées à la peste dans les cinq mois qui suivirent, notamment pour financer des soins médicaux gratuits pour toute personne contractant la maladie³¹. En mai, un comité ad hoc de dix habitants de la ville fut créé «pour veiller et pourvoir à la sécurité de la ville de Pérouse en temps de peste»³². Le 15 juin, la ville forma une

30. *Diario del Graziani, op. cit.*, p. 601 : «quando lui desciese dal pergolo, ogni persona glie andava de rieto comò fusse un santo, per fina lì a San Francesco. Et come havve mangiato, se parti da Peroscia, et prese la via verso P. S. Pietro, dove molta gente lo seguitava [...]. Et una parte de ditta multitudine lo seguitarono, et lo acompagniarono per fina a Deruta, et un'altra parte lo seguitarono per fina a Tode, homini e donne; et lì predicò parecchie dì, dove molti delli nostri Peroscini stettero sempre in Tode alle suoi prediche per fina che dicto frate Ruberto parti. Et chi glie poteva toccare la toneca o la mano, se teneva felice».

31. *Ibid.*, p. 603, n. 2 (citation par Fabretti des minutes de la réunion du conseil du 20 avril).

32. *Diario del Graziani, op. cit.*, p. 603 : «perchè abiano cura e provvedere la guardia della cita de Peroscia per cagione della morya». G. Comez, «Provvedimenti adottati in tempo di peste», art. cit., p. 64, se trompe en affirmant que «solo dopo la metà del

garde de 250 hommes, répartis en cinq unités de taille égale envoyées par les cinq quartiers de la ville et chargées à tour de rôle « de la protection de la ville »³³. Le 22 juin, les prieurs et le comité ad hoc proclamèrent que tout habitant de la ville, qu'il soit citoyen, paysan ou étranger, ayant fui au *contado* dans le but d'éviter la peste mais, en dépit d'une telle précaution, était tombé malade ou était mort, n'était pas autorisé à revenir dans la ville sous peine d'une amende de 50 florins et de dix tours de *strappado*, et que la même peine s'appliquait aux gardes qui les laissaient passer³⁴. Cette ordonnance implique probablement que non seulement les fuyards malades (ou morts), qui, en qualité d'habitants de la ville, auraient été en d'autres circonstances autorisés à passer, mais également toute personne malade venant de l'extérieur, étaient arrêtés aux portes de la ville. Sinon cette ordonnance n'aurait eu que peu de sens. En 1425, les prieurs avaient déjà décrété (apparemment pour la première fois) que « personne ne puisse revenir des terres où il y a la peste ni entrer à Pérouse »³⁵. L'accent porté sur les fuyards en juin 1448 pourrait bien avoir été un moyen de contrôler les fuites liées à la peste, fuites que les prieurs du conseil avaient déjà dû trouver remarquables au début du mois de mai³⁶. Il est rapporté que le 7 juin le gouverneur pontifical, la plus haute autorité de la ville, déménageait à Deruta, située à une vingtaine de kilomètres de Pérouse³⁷. Néanmoins

XV secolo si cominciò a prendere provvedimenti organici per fronteggiare l'insorgere di epidemie. Avvenne così nel 1460 quando furono eletti dieci ufficiali, due per porta, per sovrintendere alle misure sanitarie ».

33. *Diario del Graziani, op. cit.*, p. 603 : « alla guardia della città ». P. Pellini, *Dell'Historia di Perugia, op. cit.*, vol. 2, p. 569, rapporte l'opinion de quelques personnes (*alcuni*) selon qui la peste n'était pas la seule raison pour mettre en place cette garde, mais que son but était aussi de protéger la ville des possibles conspirations de certains exilés (non nommés). À Florence et à Venise, les gardes de la peste avaient également pour fonction de protéger les propriétés de ceux qui avaient fui la ville de peur de contracter la maladie. Voir Ann G. Carmichael, *Plague and the Poor in Renaissance Florence*, Cambridge, Cambridge University Press, 1986, p. 116-117.

34. *Diario del Graziani, op. cit.*, p. 604, n. 1 (transcription partielle de l'ordonnance par Fabretti). Selon le *Diario*, la peine était de 25 florins et de trois tours de *strappado*.

35. « [N]emo possit recedere de terris ubi est pestis et accedere huc ». Cité dans G. Comez, « Provvedimenti adottati in tempo di peste », art. cit., p. 63. Qu'il s'agisse là de la première ordonnance de ce type à Pérouse est avancé par C. Massari, *Saggio storico-medico, op. cit.*, p. 39. En 1425, même les étrangers déjà à l'intérieur de la ville avaient deux jours pour quitter Pérouse – une mesure visant peut-être à contourner l'éventuelle excuse de « J'étais déjà là avant la proclamation de l'ordonnance ».

36. *Diario del Graziani, op. cit.*, p. 603, n. 3 (citation par Fabretti des minutes d'une réunion le 3 mai) : « peste vigenti, plurimos cives se absentasse a dicta civitate Perusii, propter timorem pestis ».

37. *Ibid.*, p. 604.

quelles qu'aient été les motivations exactes du décret du 22 juin, les efforts pour protéger la ville consistaient, tout comme en 1425, davantage à empêcher les malades d'entrer qu'à les séparer des bien-portants à l'intérieur de la ville. Les autorités séculières de la ville concentraient leurs efforts sur l'ennemi venant de l'extérieur, laissant le soin aux autorités religieuses de s'occuper de l'ennemi de l'intérieur.

UNE AUTRE TENTATIVE : JEAN DE CAPISTRAN

Le 14 septembre 1448, la commission pontificale chargée d'enquêter sur la sainteté de Bernardin de Sienne – dont le processus de canonisation eut lieu en même temps que les événements que nous décrivons – entendit trois témoins à Brufa, située à quelques kilomètres au sud-est de Pérouse, au sujet de deux miracles supposés s'y être produits³⁸. C'est certainement pour cette raison qu'un autre prédicateur franciscain de premier plan et fervent partisan de la canonisation de Bernardin de Sienne, Jean de Capistran, s'était également rendu dans ce village de la région de Pérouse³⁹. C'est depuis Brufa qu'il conseilla aux autorités de la ville d'organiser une autre grande procession contre la peste⁴⁰.

Le 16 septembre 1448, « sur le conseil et l'avis du vénérable père et frère Jean de Capistran, prédicateur de l'Ordre des frères mineurs », les prieurs proclamèrent que

38. *Il processo di canonizzazione di Bernardino da Siena (1445-1450)*, éd. par L. Pellegrini, Grottaferrata, Quaracchi, «Analecta Franciscana», t. XVI, 2009, p. 99*, 340-341, 423 (art. 114), 426-427 (art. 128), 535-537 (art. 114), et 550-552 (art. 128).

39. Sur lui, voir avant tout Johannes Hofer, *Johannes Kapistran. Ein Leben im Kampf um die Reform der Kirche*, 2^{de} éd., rev. par O. Bonmann, 2 vols, Heidelberg, Kerle, 1964-1965; et également, *Franciscan Studies*, t. LXXV, 2017 (numéro spécial : *Essays on John of Capistrano*, éd. par J. D. Mixson et B. Roest).

40. Le document des prieurs est édité dans Benvenuto Bughetti, «Documenti inediti su s. Giovanni da Capestrano e sulla cappella edificata nel luogo della sua prigionia al castello di Brufa presso Perugia», *Studi francescani*, t. XXXVII, 1940, p. 108-114 : p. 110-111 (n. 2). On peut trouver deux autres éditions moins complètes (conservant le texte vernaculaire du *bandimento* sans le préambule en latin) dans M. Nerbano, «*Funus in Perusio*», art. cit., p. 198-199 et dans *Diario del Graziani*, op. cit., p. 607, n. 1. Selon Richard C. Trexler, *Public Life in Renaissance Florence*, Ithaca NY-Londres, Cornell University Press, 1991 [1980], p. 348-350, les autorités florentines, avant d'organiser des «processions de crise», consultaient fréquemment de saints hommes et femmes venant d'ailleurs et dont le charisme exceptionnel laissait penser qu'ils étaient plus à même de trouver le moyen d'apaiser la colère de Dieu en des situations aussi particulières.

tous les religieux ou clercs appartenant à tout ordre ou règle que ce soit, vivant ou séjournant dans la ville de Pérouse, dans ses quartiers et dans ses faubourgs, comme aussi tous les *disciplinati* et membres de toutes les autres confréries de la ville, se tiennent, au nom de Dieu, durant trois jours à partir de demain, depuis le matin au son des cloches, en l'église San Lorenzo, parés et en rang pour faire une procession dans la ville jusqu'aux lieux qui seront indiqués, afin d'implorer et de prier dévotement Dieu tout-puissant que dans sa pitié et sa grande clémence il daigne chasser la peste mortelle de la ville et du *contado* de Pérouse.⁴¹

Ainsi, contrairement aux processions organisées par Roberto Caracciolo, celles-ci ne s'adressaient pas à tous mais seulement à ceux qui étaient, d'une certaine façon, des « professionnels de la prière »⁴². Quant aux autres, il leur était formellement interdit de travailler ou d'ouvrir leurs échoppes sous peine d'une amende de 10 lires. Et ceux qui le pouvaient (ni trop malades ni trop faibles) devaient jeûner et se garder de tout péché mortel pendant ces trois jours, « afin que les prières et les supplications des dévots et des bons religieux soient davantage exaucées »⁴³. Les processions devaient partir, comme en mars, de la cathédrale dans le centre de la ville, mais suivant sans doute un itinéraire différent, car une durée de trois jours ne permet pas de répéter le schéma en étoile. Les trois jours évoquent le modèle liturgique traditionnel des processions pour les Rogations (le lundi, le mardi et le mercredi avant la fête de l'Ascension).

La procession voulue par Jean de Capistran semble donc avoir été très différente de celles de Roberto Caracciolo en termes de participants, longueur et itinéraire. Est-ce parce que ces dernières n'avaient pas été couronnées de succès ? La procession de Jean de Capistran constituait-elle un retour à un modèle plus traditionnel ? Sans doute, en effet, en ce qui concerne sa longueur. Pour ce qui est de son itinéraire, les informations

41. B. Bughetti, « Documenti inediti », art. cit., p. 110-111 : « per consiglio e ricordo del venerabel padre e religioso Fr. Giovanni da Capistrano, predicatore nello Ordene Menore [...] se comanda a tutte e ciascuno Religioso e Clerico de qualunque Ordene o Regola si sia, staente e habitante nella città, borghe e suborghi di Peroscia, e amco tutt' i Disciplinati e huomene acte sopra de ciò de qualunque Fraternita de la dicta città, tre dì continue, domane incomenzando al nome de Dio, da mane odente li suone de le campane, sieno nella chiesa di S. Lorenzo parati e in ordine a andare e fare processione nella dicta città, ai luoche dove serà deliberato, a adorare e pregare devotamente che l'altissimo Iddio per sua pietà e alta clementia se degne revocare omne mortifera peste la quale fosse nella città o destrecto di Peroscia ».

42. Ou comme Mara Nerbano le formule : « alcune specifiche categorie istituzionalmente votate alla preghiera », dans *ead.*, « *Funus in Perusio* », art. cit., p. 199.

43. B. Bughetti, « Documenti inediti », art. cit., p. 111 : « aciochè le prece e oratione dei devote e buoni Religiosi sieno più exaudite ».

dont nous disposons nous permettent tout au plus de supposer qu'il différerait de celui suivi par Roberto Caracciolo. Mais, concernant les participants, il faut souligner que ce n'était pas la première procession contre la peste organisée à Pérouse depuis le départ de Roberto Caracciolo en avril. Selon les minutes du conseil des prieurs, un tel événement avait déjà eu lieu le 12 juillet, auquel avaient pris part tous les clercs et *disciplinati*, portant les reliques des saints depuis la cathédrale San Lorenzo. En d'autres termes, l'idée était la même, mais seul le nombre de jours différait. Les minutes relatent également que la ville offrit des bougies aux Augustins et aux Franciscains pour leur propre procession avec reliques et ostensoirs le 21 juillet⁴⁴. Ainsi, Jean de Capistran se contenta-t-il d'intensifier ces tentatives par « professionnels de la prière » pour endiguer la peste, après que les processions de juillet eurent échoué. Compte tenu de l'échec des processions précédentes, Jean de Capistran aurait pu raisonnablement exiger que tous participent à la procession organisée par lui. Le fait qu'il s'en soit abstenu suggère qu'il s'agissait de trouver un compromis en septembre (et peut-être aussi en juillet), étant donné qu'une grande partie de la population de Pérouse devait se trouver hors de la ville.

FAIRE UNE PROCESSION OU BIEN FUIR ?

Comme nous l'avons vu au sujet des processions organisées par Roberto Caracciolo et telles qu'elles sont relatées dans le *Diario*, les habitants de Pérouse ne semblent pas avoir craint d'être contaminés en se mêlant à la foule alors même que certains fuyaient le contact de leurs parents malades. Nous ne pouvons affirmer s'il s'agissait des mêmes personnes ni que ce type d'attitude était répandu, mais il semblerait néanmoins que craindre la contagion n'impliquait pas nécessairement de craindre la foule. On aurait pu penser que les malades, ne pouvant cacher leurs symptômes auraient été facilement repérés dans la foule. Fiévreux et fatigués, ils ne pouvaient que difficilement participer à la procession. De plus, les gens marchaient aux côtés de leurs parents de même sexe ou de leurs collègues artisans et non de gens dont ils ignoraient l'état de santé.

Que ces hypothèses et tentatives de rationalisation soient justes ou non, il n'est nulle part fait mention de gens craignant de prendre

44. Ascensio Riccieri, « Indice degli Annali Ecclesiastici Perugini tratto da A. Fabretti dalla Cancelleria Decemvirale », *Archivio per la storia ecclesiastica dell'Umbria*, t. V, 1921, p. 379-509 : p. 429.

part à des manifestations publiques durant l'épidémie de 1447-1450 à Pérouse. En effet, quand arriva à Pérouse la nouvelle de la canonisation de saint Bernardin de Sienne célébrée à Rome le 24 mai 1450, un prédicateur franciscain, André de San Gemini, se mit à prêcher sur saint Bernardin en la place centrale et « un grand nombre de gens venaient écouter ses sermons »⁴⁵. Puis, le 28 juin 1450, une grande procession fut organisée en l'honneur du nouveau saint, allant de la cathédrale San Lorenzo à l'église San Francesco al Prato. Un comité spécialement élu pour cette occasion entama les préparatifs dix jours plus tôt et la ville offrit 200 florins en soutien⁴⁶. Selon le *Diario*, furent présents non seulement toute l'élite urbaine, notamment les prieurs et le gouverneur pontifical, mais également « un grand nombre d'habitants, y compris des femmes et des personnes de tous âges, tenant des chandelles payées par eux »⁴⁷. Quelques lignes plus bas, il est indiqué qu'« en ces jours de juin la peste devint plus virulente, faisant de nombreuses victimes ». L'auteur de ces lignes ne semble pas avoir fait de lien avec les processions⁴⁸.

Ce n'est pas la crainte de la contagion qui créa des conflits visibles autour de la pratique des processions à Pérouse dans la seconde moitié du xv^e siècle, mais bien l'absence de participants. La peste ou plus exactement ses manifestations récurrentes dans la seconde moitié des années 1470 offrent les premiers cas sur lesquels nous sommes bien documentés. Une première phase semble avoir été plutôt modérée. La suite du *Diario* ne consacre qu'une ligne aux premiers cas de peste : « C'est le premier jour de juin [1475] que la peste se déclara à Pérouse et que moururent beaucoup de personnes »⁴⁹. Nous ignorons combien moururent exactement mais leur mort semble avoir été l'exception plutôt que la règle,

45. *Diario del Graziani, op. cit.*, p. 626 : « moltissima gente andava ad udire le suoi prediche ». Pour André de San Gemini, voir Giovanni Giacinto Sbaraglia, *Supplementum et castigatio ad scriptores trium ordinum S. Francisci a Waddingo aliisque descriptos*, Rome, Typographia S. Michaelis ad Ripam, 1806, p. 35 (n. 169).

46. Antonio Fantozzi, « Documenta Perusina de S. Bernardino Senensi », *Archivum Franciscanum Historicum*, t. XV, 1922, p. 103-154 et 406-475 : p. 145-147 (n^{os} 19-23).

47. *Diario del Graziani, op. cit.*, p. 626 : « molti cittadini, e donne e picoli e grande, tutti con le candeie in mano a loro spese ».

48. *Ibid.*, p. 627 : « A quisti dì, de giugno, comenzò a renforzare la morya, la quale faceva gran danno ».

49. Pietro Angelo di Giovanni, *Cronaca*, éd. par O. Scalvanti, *Bollettino della Regia deputazione di storia patria per l'Umbria*, t. IV, 1898, p. 72-136, 303-400 ; t. IX, 1903, p. 33-113, 141-380 ; t. IV, p. 94 : « A dì primo de Giugnio comenzò la moria in Perogia e moriva molta gente ».

ce qui pourrait expliquer que le texte ne fasse plus aucune mention de l'épidémie jusqu'à l'entrée du 29 juin 1476. Cette entrée montre que jusqu'alors les cas de peste avaient été sporadiques et s'étaient cantonnés essentiellement au quartier de Porta Sant'Angelo⁵⁰. Mais par la suite

par peur du pire, presque toute la ville fut évacuée, au point que peu de gens s'y trouvaient encore, et les anciens disaient qu'ils avaient connu la peste en d'autres temps, mais que jamais ils n'avaient vu la ville désertée à ce point, et, pour le petit nombre qui restait, voir si peu de gens en ville paraissait une chose lugubre et effrayante.⁵¹

Environ huit jours plus tard, du 7 au 11 juillet, une procession de cinq jours fut organisée par le *comune* pour les «quelques personnes qui restaient à Pérouse»⁵². Elle suivit le même schéma en étoile que les processions de Roberto Caracciolo en mars 1448 et seul le choix de quelques églises comme point d'arrivée dans chaque quartier différait⁵³. Bien que la suite du *Diario* ne fasse allusion à aucune crainte d'être contaminé par la foule, les personnes qui participèrent à la procession le dernier jour et se rendirent à l'église Sant'Agostino, Porta Sant'Angelo, n'étaient qu'un petit nombre «car nombreux étaient ceux qui étaient morts de la peste et avaient été enterrés dans cette église»⁵⁴. Ceci conforte l'hypothèse émise plus haut selon laquelle la conscience du danger dans sa forme la plus évidente n'induisait pas la crainte de participer à des manifestations publiques en général. En effet, on savait que les corps qui y étaient enterrés – contrairement aux autres participants de la procession – étaient contaminés. Les approcher constituait une menace réelle, tandis que se mélanger à la foule était un remède immédiat au désarroi causé par une ville à moitié vide.

Malheureusement, quel que soit le réconfort moral que ces processions purent apporter, elles ne pouvaient s'avérer efficaces contre la maladie elle-même. Ainsi, deux semaines plus tard environ, le 27 juillet, une nouvelle série de processions fut annoncée «en raison de la peste,

50. *Ibid.*, p. 102 : «Perfino a dì 29 de Giugnio la moria andò pizzicando, e era quasi solo in P. S. A.».

51. *Ibid.* : «in paura de peggio quasi tutto fo sgombrato, de modo che poche persone erano ne la città, e li antichi dicevono, che per li altri tempi avevano veduto la moria, e che mai veddero così generalmente abandonar la città, e quelli pochi che cie erano rimasti pareva una cosa scurissima e paventosa vedere si poche persone in una città».

52. *Ibid.* : «poche persone, che erano in Perogia».

53. *Ibid.*

54. *Ibid.* : «poche persone cie andaro per cagione de li molti morti de peste quali erano stati sotterrati in detta chiesa».

qui continuait à faire des ravages »⁵⁵. Cette fois-ci, son concepteur était le frère servite Bonaventura Tornielli de Forlì, qui était venu prêcher à Pérouse en ces jours. Selon la suite du *Diario* :

Le dit frère, prêchant à San Lorenzo à la poignée de gens demeurés à Pérouse, disait combien Dieu était en colère contre le peuple de Pérouse, et qu'il le tenait de Dieu lui-même, et que pour cette raison il faisait savoir à chacun que les gens de la ville comme du *contado* devaient se confesser et communier ; qu'ils devaient tous se repentir de leurs erreurs et de leurs péchés, se tourner vers Dieu avec dévotion, et avec dévotion participer aux processions pendant quinze jours et jeûner trois jours sur ces quinze, et que ceux qui ne pouvaient pas jeûner devaient réciter des prières ou verser des aumônes ou accomplir toute autre bonne action, et qu'on fasse savoir à tous ceux qui avaient fui Pérouse par peur de la peste dans des villes fortifiées et des villages qu'ils devaient tous rentrer à Pérouse.⁵⁶

Les différences entre les processions précédentes et celle conçue par le frère Bonaventura suggèrent que l'échec des premières était attribué à leur durée jugée trop courte et à leurs participants trop peu nombreux. Ou du moins étaient-ce là les facteurs que le frère Bonaventura considérait comme pouvant être modifiés dans le but d'en augmenter les effets. Par ailleurs, il semble insinuer que la confession des péchés, la pénitence ou même la communion ne peuvent suffire à calmer la colère divine. Le repentir individuel ne suffit pas, même si chacun s'y plie. Il faut l'assortir de prières collectives sous la forme de processions, comme on peut le lire

55. *Ibid.*, p. 103 : « per cagione de la moria, la quale continuoamente faceva grandissimo danno ».

56. *Ibid.* : « predicando el detto frate in S. [L]orenzo a quel poco de popolo, che in Perugia era rimasto, diceva come Dio era grandemente adirato contro el popolo de Perugia, e che questo lo avea auto per relatione de [D]io, per la qual cosa notificava a ciaschuno, che se dovessero confessare e comunicare quelli de la città e anco quelli del contado ; che se dovessero emendare tutti da li loro peccati e errori e di redurse devotamente a Dio, e andare 15 [*in ed.* 18] dì d[e]votamente in processione e digiunare 3 di tra li 15, e quelli che non potessero degiunare facessero oratione o elemosine e altri beni, e che se facesse notificare a quelli che erano partiti da Perugia per sospetto de peste, li quali erano andati a castelli e ville, che tutti dovessero retornare ne la città ». P. Pellini, *Dell'Historia di Perugia, op. cit.*, vol. 2, p. 751, souligne également l'argument anti-fuite de Bonaventura : « egli tuttavia predicando essortò il popolo a non abbandonarsi l'un l'altro, et attendere alla carità, et persuase, et ne fù in parte da principio essaudito, che non si andasse in villa, et quelli, che vi erano, se ne tornassero nella Città ». Sur Bonaventura, voir Aristide M. Serra, « Nuove ricerche sul b. Bonaventura da Forlì (1410 ca.-1491) », dans *Contributi di storiografia servitana*, éd. par D. M. Montagna, Vicence, Convento dei Servi di Monte Berico, 1964, p. 189-229, en part. p. 197-198.

dans un sermon sur la peste conservé dans un manuscrit franciscain du xv^e siècle en partie écrit à Pérouse :

Chaque prière dévote plaît beaucoup à Dieu, en particulier lorsqu'elle est faite en même temps par plusieurs. Explication : parce que comme on fait un grand feu avec beaucoup de bois, et un feu encore plus grand avec encore plus de bois, et le meilleur avec tout le bois, c'est la même chose avec la prière. C'est la raison pour laquelle les processions ont été inventées, en quoi il y a un grand feu des prières, pour que « la fumée des parfums », c'est-à-dire des prières, « monta de la main de l'ange devant Dieu ». ⁵⁷

Si le nombre de participants importait, alors les processions auxquelles ne prenait part qu'un petit nombre – les « professionnels de la prière » ou ceux qui n'avaient pas fui – ne pouvaient être considérées comme la meilleure des mesures rituelles contre la peste. Si l'efficacité des processions dépendait du nombre de leurs participants, alors fuir la ville pour échapper à la peste pouvait donner lieu à des considérations éthiques complexes. La responsabilité morale de quiconque songeait à fuir s'étendait de la famille et des parents proches aux étrangers et éventuellement à tous les habitants de la ville. L'absence des uns réduisait les chances des autres présents d'obtenir la miséricorde divine.

Ce ne fut sans doute pas par hasard si des tensions entre la pratique des processions et celle de la fuite apparurent à ce moment. En 1447, le conseil des prieurs décida d'établir un hôpital spécialement à l'intention des malades de la peste, un *lazaretto*, hors les murs de la ville⁵⁸. Jusqu'à pré-

57. Assise, Biblioteca comunale, Fondo antico, ms. 562, f. 36ra-40va (« De peste ») : f. 39vb-40ra : « omnis devota oratio multum placet Deo, presertim quando fit in communi a multis. Ratio : quia sicut multa ligna faciunt magnum ignem, et ad hunc plura maiorem, et si poneris omnia optimum, sic est de orationibus. Propterea fuerunt invente processiones, in quibus fit ignis magnus orationis in tantum quod "fumus aromatum", id est orationum, "ascendit de manu angeli in conspectu Dei" ». La citation incluse – « Ascendit fumus aromatum in conspectu Domini de manu angeli » – est une antienne de la liturgie de la Fête des Saints Archanges (Cantus ID : 001491, voir <<http://cantus.uwaterloo.ca>>, consulté le 08/04/2019), et remonte à Ap 8, 4. On ne sait pas si le sermon fut rédigé à Pérouse, mais, selon le scribe, une autre section de cette anthologie franciscaine de textes religieux fut copiée à Pérouse en 1426 (f. 455r : « perusij [...] millesimo quadringentesimo vigesimo sexto »); une autre section encore fut écrite à Bologne en 1454 (f. 284v : « 1454 in loco nostro sancti pauli extra bononiam »); cf. <<https://manus.iccu.sbn.it>>, consulté le 08/04/2019, ID : 235396, où Bologne n'est pas mentionnée et où la date concernant Pérouse est erronée.

58. C. Massari, *Saggio storico-medico*, op. cit., p. 52-53 ; A. Ricciari, « Indice degli Annali Ecclesiastici », art. cit., p. 449 ; P. Pellini, *Dell'Historia di Perugia*, op. cit., vol. 2, p. 757. Le plus ancien *lazaretto* fut fondé à Venise en 1423 et en 1477 on comptait au moins six autres villes italiennes qui disposaient d'une telle institution ; voir Jane Stevens

sent, les autorités séculières de Pérouse, comme nous l'avons vu, s'étaient contentées d'empêcher d'éventuels malades, qu'ils soient des étrangers ou des habitants de la ville, d'entrer dans la ville, laissant à leurs homologues ecclésiastiques le soin de traiter le problème de la maladie à l'intérieur de la ville. À présent, ils se préoccupaient également de déplacer les malades à l'extérieur de la ville et de les séparer des personnes saines. De telles mesures de désinfection de la ville, même modestes, soulignaient inévitablement le risque de contamination à l'intérieur. En 1476, le *lazaretto* n'existait certes pas encore, mais la conception des épidémies et de la santé publique qu'il implique, le besoin d'une complète séparation entre les malades et les bien-portants, devait être largement acceptée et reconnue déjà à cette époque. (Nous avons vu au début de cette contribution qu'en 1447 déjà le gouverneur pontifical avait ordonné la mise en quarantaine *ante litteram* de l'abbaye bénédictine de San Pietro.) Or quel meilleur remède pour séparer les malades des bien-portants, d'un point de vue strictement personnel en tout cas, que de fuir la ville touchée par la peste ?

Bien entendu, il ne suffisait pas de vouloir fuir la peste pour le pouvoir. Encore fallait-il avoir un endroit où se réfugier. Les historiens estiment en général que la possibilité de trouver refuge à la campagne dépendait uniquement du statut économique des personnes. Les riches pouvaient fuir, mais pas les pauvres. Toutefois, ainsi que l'a montré Ann Carmichael, fuir la peste nécessitait aussi que l'on en connaisse l'étendue précise, au-delà de son lieu de résidence, et donc que l'on dispose d'un réseau suffisamment dense d'informateurs, réseau qui était long à constituer⁵⁹. Il convenait ensuite de prendre d'autres facteurs en compte, tels que les opérations militaires en cours dans le *contado* et au-delà, ou bien encore le risque de laisser derrière soi une propriété sans surveillance. La propriété en général, sinon la propriété urbaine, influença probablement et de façon cruciale le phénomène de fuite à Pérouse, car depuis le début du xv^e siècle son économie s'était caractérisée par sa ruralisation. Cette tendance impliquait un flux constant de capitaux en provenance des manufactures et des commerces, réinvestis dans l'agriculture et les propriétés terriennes, sans donner nais-

Crawshaw, « The Renaissance Invention of Quarantine », dans *Society in an Age of Plague*, éd. par L. Clark et C. Rawcliffe, Woodbridge, Boydell, « The Fifteenth Century », t. XII, 2013, p. 161-173 : p. 162-163 (avec la bibliographie incluse).

59. A. Carmichael, *Plague and the Poor*, *op. cit.*, p. 101. Sur la base de testaments avec des lieux de rédaction identifiés, écrits au nom (dans presque tous les cas) de testateurs déjà malades, Shona Kelly Wray avance qu'il y eut peu de cas de fuite à Bologne en 1348 ; voir son *Communities and Crisis. Bologna during the Black Death*, Leyde-Boston, Brill, 2009, p. 121-128.

sance à de grands domaines unifiés⁶⁰. En de telles circonstances, ceux qui à Pérouse appartenaient aux degrés élevés – et non pas seulement les plus élevés – de la société et de manière générale tous ceux qui bénéficiaient de cette tendance, avaient des liens bien plus étroits avec le *contado* que leurs ancêtres, et donc la possibilité de fuir avec plus de facilité.

CONCLUSION

La tension entre la pratique des processions et celle de la fuite avait sans doute déjà commencé à monter un peu avant 1476, bien que celle-ci n'ait été exprimée explicitement ni même relevée par les chroniqueurs dont j'ai connaissance. L'organisation de processions contre la peste devait s'adapter à l'absence des habitants et c'est sans doute ce qui explique que certaines aient été limitées à des « professionnels de la prière » plutôt qu'à la population entière. Le fait qu'entre juillet et septembre 1448, par exemple, quatre de ces processions restreintes aient été organisées à la suite sans effets notables, exclut que cette restriction ait pu relever de l'expérimentation. Si expérimentation il y eut, celle-ci s'appliqua davantage à l'itinéraire et à la durée de ces processions. Le cercle des participants fut sans doute avant tout déterminé par les circonstances. Les processions restreintes étaient davantage des services rendus à la communauté par des « professionnels de la prière » que des manifestations communes d'expiation rituelle. Ces dernières, contrairement aux processions restreintes, étaient plus bénéfiques aux participants en ceci qu'elles renforçaient les liens de solidarité et atténuaient les peurs, même si elles faillaient à atteindre leur but ultime, endiguer l'épidémie.

Notons toutefois qu'à Pérouse, fuir la peste ne semble pas avoir constitué un problème politique, et c'est sans doute la raison pour laquelle les chroniqueurs ne s'y sont guère intéressés. Il est vrai qu'au début de l'année 1449, par exemple, alors que la peste commençait à montrer des signes de recul, les professeurs de l'université qui avaient fui furent sommés de rentrer sous peine de ne pas être payés et les exilés autorisés à revenir à Pérouse, sans doute dans le but de compenser le manque de personnel dans les guildes et dans l'administration de la ville⁶¹. Mais

60. A. Grohmann, *Perugia*, *op. cit.*, p. 54-56.

61. Voir *Diario del Graziani*, *op. cit.*, p. 612.

rien n'indique que la fuite ait pu être à l'origine de tensions de classes, semblables à celles décrites par Marchionne di Coppo Stefani au sujet de la tentative avortée par la *gente minuta* de renverser le gouvernement florentin et ses conséquences l'année de la peste de 1384 :

Sachant que la peste s'était installée assez tôt dans la ville de Florence et que de nombreux habitants de la ville avaient fui pour le *contado* ou bien au-delà, à deux ou trois jours, voire plus, de distance, ils [la *gente minuta*] crurent leur heure arrivée. [...] Cette même année plusieurs lois furent passées interdisant aux habitants de fuir en raison de la peste, car [le gouvernement] craignait que la *gente minuta* restât et se révoltât et que les mécontents ne fissent alliance avec eux. Puis, constatant que les riches fuyaient aussi, il commença à interdire à quiconque n'ayant pas d'autorisation spéciale de quitter la ville. Mais il fut également impossible de les y contraindre.⁶²

La situation à Florence à la suite de la révolte des *Ciompi* fut bien différente, mais il est notable qu'aucune source de Pérouse à ma connaissance ne fasse état d'une quelconque crainte des classes inférieures en lien avec la peste.

La fuite pour cause de peste à Pérouse n'est pas devenue un problème visible pour des raisons politiques, mais à cause des proportions excessives qu'elle prit en 1476. Ces proportions excessives peuvent avoir été liées, comme suggéré plus haut, à l'établissement du premier *lazaretto* par la ville et, à plus long terme, aux liens de plus en plus étroits que de nombreux habitants de la ville nouaient avec le *contado*. Néanmoins, la fuite et son lien avec les processions cessa d'occuper le devant de la scène après 1476. Les préoccupations de santé publique lui volèrent la vedette, mais pas sur le plan d'une stricte opposition entre ecclésiastiques et séculiers. Prêchant *in piazza* le 22 juillet 1486, lors de la grande épidémie de peste suivante, le frère franciscain observant, Bernardin de Feltre, exhorta chaque habitant de la ville à se rendre dans la ville d'Assise à l'occasion du *Perdono* (1-2 août) quand les pécheurs pouvaient obtenir l'indulgence

62. Marchionne di Coppo Stefani, *Cronaca fiorentina*, éd. par N. Rodolico, Città di Castello, S. Lapi, « RIS », t. XXX.I, 1903, p. 426-427 (rubrique 954 et 956) : « [L]i quali estimando che la mortalità [...] era molto primiera nella città di Firenze, e molti cittadini fuggiti, chi in contado e chi fuori di contado, di lungi un giorno, o due, e più, stimarono che venisse lor fatto. [...] Nel detto anno si feciono di molte leggi, acciocchè niuno cittadino si partisse per la detta mortalità, a ciò che sospettavano che la minuta gente non partisse, e facesse romore, ed i mali contenti s'accozzassero con loro. Poi veduto che pur si partivano li ricchi, cominciarono a non lassare partire niuno senza il bullettino. Ancora a questo era impossibile a tenergli ».

plénière⁶³. Tenter de réduire le temps passé au purgatoire en visitant un lieu de pèlerinage à proximité alors que les risques de mort soudaine étaient élevés pouvait s'entendre. Dans un premier temps, les autorités soutinrent même le prédicateur, mais deux jours plus tard, quand entre-temps l'épidémie avait gagné Assise, elles firent volte-face :

Et le vingt-quatrième jour de juillet, il fut annoncé à Pérouse, au nom du vice-légit [pontifical] et des magistrats, des chefs prieurs et des officiers chargés de la peste que quiconque tenterait de se rendre au pardon de Santa Maria degli Angeli encourrait une amende de 25 écus et ne serait pas autorisé à revenir avant quarante jours, si bien que le prédicateur ne fut pas obéi.⁶⁴

Ce n'est pas que les prieurs ou les magistrats appartenant au corps des officiers chargés de la peste – corps créé à la fin de l'épidémie précédente⁶⁵ – aient décidé de contrer les exhortations au pèlerinage de Bernardin de Feltre alors qu'il était soutenu par les autorités ecclésiastiques. Il n'avait apparemment aucun soutien. Les questions de santé publique ne créèrent pas deux camps stables, l'un ecclésiastique, l'autre séculier, s'affrontant sur la question du bien-fondé des rituels collectifs en temps de peste, mais elles définirent progressivement le cadre de référence pour toute décision ou politique concertée dans de telles circonstances. Par conséquent, la fuite (en mettant en danger le lieu de destination) et les processions furent de plus en plus considérées au même plan, même si contrôler la circulation des personnes d'une ville à une autre resta longtemps plus aisé qu'en un seul et même lieu.

Ottó GECSEK

Université Eötvös Loránd, Budapest

63. Sur Bernardin de Feltre, voir Maria Giuseppina Muzzarelli, *Pescatori di uomini. Predicatori e piazze alla fine del Medioevo*, Bologne, Il Mulino, 2005, chap. 3, p. 193-265 (avec la bibliographie incluse). Pour son rapport avec la médecine de la peste, voir Ottó Gecsek, «Doctors and Preachers against the Plague. Attitudes toward Disease in Late Medieval Plague Tracts and Plague Sermons», dans *The Sacred and the Secular in Medieval Healing. Sites, Objects, and Texts*, éd. par B. S. Bowers et L. M. Keyser, Londres, Routledge, 2016, p. 78-102 : p. 96-97.

64. Pietro Angelo di Giovanni, *Cronaca*, op. cit., p. 252 : «E a dì 24 de luglio andò el bando per Perogia da parte del Vecelegato e de li Mag : S. Priori e de li Uffitiale de la moria, che nisuna persona ardisca nè presuma de andare al perdono de S. Maria de li Angioli sotto pena de 25 sc. e non possa tornare perfino a 40 dì e così non fo obedito el predicatore».

65. Voir G. Comez, «Provvedimenti adottati in tempo di peste», art. cit., p. 64.

TABLE DES MATIÈRES

Élise BOILLET

<i>Introduction. La religion vécue dans l'espace urbain de l'Europe moderne : textes et pratiques</i>	7
---	---

I. PEUPLES ET CLERGÉS DANS LES VILLES : TEXTES, PRATIQUES RELIGIEUSES ET IDENTITÉS URBAINES

Julien VÉRONÈSE

<i>« Hujusmodi practica non est ordinata per ecclesiam ». L'exorcisme, une pratique liturgique en question au xv^e siècle</i>	25
---	----

Ottó GECSER

<i>Fuir ou bien faire une procession ? Peste, religion et peur de la contamination à Pérouse au xv^e siècle</i>	51
---	----

Javier ESPEJO SURÓS

<i>Formes et fonctions du théâtre conventuel féminin en Espagne à l'aube de la Modernité</i>	73
--	----

Philippe DESMETTE

<i>Portée et ambitions des biographies des saints du cycle de Maubeuge au xvii^e siècle dans quelques villes hainuyères</i>	89
---	----

Gaël RIDEAU

<i>Mise en pratique du texte et mise en texte de la pratique : les usages documentaires autour de la procession en France au xviii^e siècle</i>	113
---	-----

II. ESPACE URBAIN ET CONFESSIONS : LES PRATIQUES RELIGIEUSES ENTRE INTERDITS ET PRESCRIPTIONS

Giorgio CARAVALÉ

*Censure ecclésiastique et dévotions :
espace public et privé en Italie au début des temps modernes* 133

Véronique SARRAZIN

*L'approbation, trace perceptible de la censure
sur les ouvrages de dévotion aux XVII^e-XVIII^e siècles* 153

Philippe MARTIN

Le catholique : un homme du livre 171

Didier BOISSON

*Les assemblées du Désert en milieu urbain :
respect des textes ou pratiques particulières ?* 185

III. ESPACE URBAIN, PRATIQUES PERSONNELLES DE LECTURE ET D'ÉCRITURE RELIGIEUSE

Pierre Antoine FABRE

*La lecture comme problème dans le catholicisme moderne.
Sur le Pèlerin de Lorette (1603) de Louis Richeome
et quelques autres sources du premier XVII^e siècle* 201

Audrey DURU

*Paraphraser le psautier à Gray
(comté de Bourgogne, vers 1606-1613) :
le cas de l'avocat fiscal poète Jean-Baptiste Chassignet* 229

Stefano SIMIZ

*La plume et la foi : Jean Maillefer.
Témoin, lecteur et écrivain de la religion urbaine au XVII^e siècle* 249

Laurent CURELLY	
<i>Géographie urbaine et autobiographies spirituelles</i> <i>dans l'Angleterre de la première révolution (1640-1660)</i>	265
Monique COTTRET	
<i>Conclusions</i>	281
INDEX DES NOMS DE PERSONNES	287
INDEX DES NOMS DE LIEUX	299